

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Geneviève Blais, Isabelle Gaudet-Labine, Jean-François Bernier**

Sébastien Dulude

Number 145, Spring 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66052ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dulude, S. (2012). Review of [Geneviève Blais, Isabelle Gaudet-Labine, Jean-François Bernier]. *Lettres québécoises*, (145), 42–43.

☆☆☆ 1/2

GENEVIÈVE BLAIS

*La nuit la meute*

Montréal, Poètes de brousse, coll. « Poésie », 2011, 62 p., 15 \$.

## Poésie tissée serré

Ne s'avance pas seule dans la nuit une poète qui souhaite poursuivre « le travail de fond mené par les voix les plus fortes de la poésie féministe du Québec » (extrait du communiqué de presse). Au sein de ce chœur historique, Geneviève Blais donne à lire une poésie sauvage à la langue vibrante.

L'auteure s'applique dans ce troisième recueil à éclairer l'archétype féminin à partir du profond terreau de son origine, une nuit, une ombre également portée par toutes. À travers de complexes et très belles intrusions qui relèvent largement du domaine animal (meute, cuir tendu, bois entrechoqués, plumes perdues), le sujet paraît tenter d'inverser le rapport avec une mère originelle pour s'inscrire à sa suite comme nouvelle porteuse de meute : « j'avale / avide l'histoire sacrée / perpétue le commencement / de ton ventre animal » (p. 39).



Ce schème de base est campé dans un réseau frappant d'images fortes, sombres et sales, qui situe le territoire des filiations féminines dans une dense forêt de corps-animaux, se partageant la même matière natale : terre, viande, feu, eau rougie par le sang. Le devenir-femme est ainsi vécu sous un mode sauvage prenant parfois la forme d'un rituel nocturne où la meute s'entredéchire dans un chaos qui évoque une portée souffrante et paniquée au creux d'un nid : « sur ma tête les bêtes arrivent / des sabots sous l'abdomen / des griffes crèvent le mauvais œil » (p. 28). Écorchées vives comme leurs mères, les filles en ressortent trouées et porteuses d'une ombre, une mort préalable qui les tient en dette : l'origine est stigmatisée par une plaie vive à guérir autant qu'à transmettre.

### Des mères à la maman

Le parcours tracé par le recueil révèle un impossible détachement complet de la mère et de la meute. Les sections « une histoire une bouche » et « moi lignée », en particulier, témoignent d'un rude passage du cercle tribal qui donne naissance et par lequel toutes les forces violentes de la nature transitent vers une affirmation plus singulière, mais lourdement marquée par cette naissance sauvage. En effet, pour s'extraire du cercle formé par les mères « ventre contre ventre », chez qui « des bois poussent à travers leur crâne / prêtes à se battre à attraper le hurlement » (p. 17), la « petite née des terres du dessous » (p. 39) semble inévitablement devoir passer par diverses blessures — brûlures, scalp, écartèlement — qui, d'une part, font apparaître les orifices desquels une lignée du sang pourra s'écouler et, d'autre part, contribuent à nouer la collectivité autour de la douleur : « ma genèse te déchire ta genèse / me déchire et m'offre ta viande » (p. 40).

Inscrites dans la chair du sujet, ces blessures agissent comme une mémoire qui se perpétue par imitation ; traversée par la mère, la fille se

voit bientôt traversée par toutes : « affalées elles me trament un fil / m'embroche je les porte / toutes empalées » (p. 48). Ces liens sont infinis, à la manière d'un nid d'araignées dont la reine nourrit et est nourrie par les reines futures : « je vous ai toutes en moi / mes belles vous me rongez [...] vous grouillez mes adorées / mes coagulées vous copulez / l'une l'autre pour m'enfanter / plus gigantesque que vous » (p. 49). Fille de plusieurs, le sujet se dénombre à son tour : « mère qui lèche son ventre / je sors les bras / et laisse tomber mes plumes » (p. 62).



GENEVIÈVE BLAIS

Ce sinistre réseau de fils est admirablement déployé par une langue elle aussi tissée serré, maillée de sonorités fortes au rythme emphatique. D'une grande maîtrise, l'écriture de Geneviève Blais est portée par un souffle constant et un lexique méticuleusement choisi qui permet d'exprimer autant la tendresse visqueuse des corps accouchés que le tranchant des morsures que subissent celles qui naissent de la gueule des louves.

☆☆☆ 1/2

ISABELLE GAUDET-LABINE

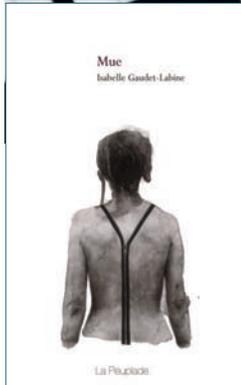
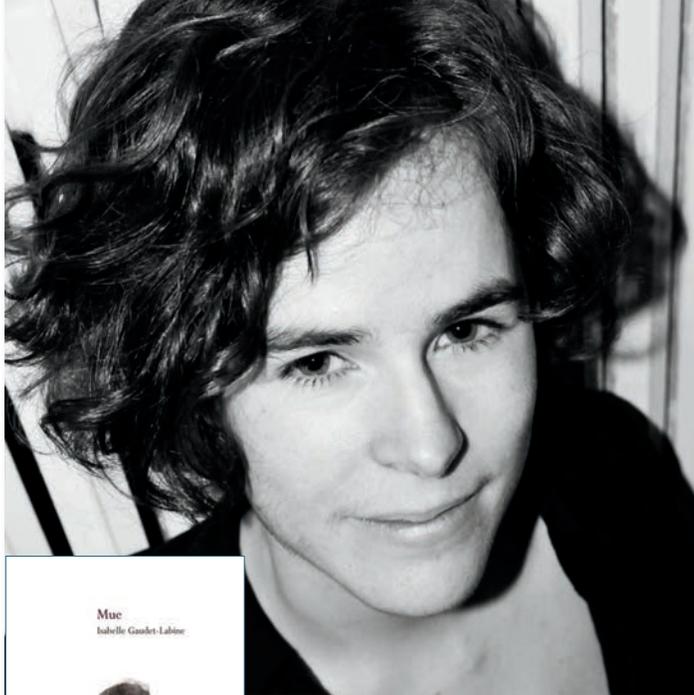
*Mue*

Chicoutimi, La Peuplade, 2011, 84 p., 18,95 \$.

## Peau de chagrin

Changement de peau ou conjugaison d'un mouvoir au féminin, « mue » annonce certainement une transformation, un avant et un après. Encore faut-il que celle-ci s'opère franchement.

La Peuplade nous a habitués à des ouvrages visuellement superbes et *Mue* est une autre réussite en ce sens : sur la couverture, on trouve un dessin de Sophie Jodoin qui illustre une femme présentant son dos nu, greffé d'une longue fermeture éclair entrouverte. Coiffé du titre, le dessin ouvre d'emblée sur une isotopie de la peau, d'une peau changeable, temporaire, artificielle peut-être. La découpe du recueil en deux sections intitulées « Première » et « Suivante » consolide cette piste de



ISABELLE GAUDET-LABINE

lecture d'un avant et d'un après de la peau, qui serait l'enjeu du recueil.

C'est d'un claquement de mains que le sujet se constitue dès le premier poème : « le sentiment / que je // naissait par elles » (p. 13). Ces paumes — appartenant à l'autre —

annoncent une série d'épisodes amoureux décevants ou vains, teintés d'une certaine violence antérieure, un deuil peut-être. Dans ces moments parfois plats, souvent flous (« il achève le temps de toucher / le frisson de l'autre les heures / craquent dans les montres // nous souffrons » [p. 19]), on ne décèle pas cette « mécanique d'amours furieuses » pourtant signalée en quatrième de couverture. Sans être inintéressante, la première partie du recueil est surtout distraite de ce qui lui est essentiel par diverses bribes d'information dont l'à-propos laisse perplexe : évocations abruptes d'une mère violée, d'une femme pendue, ce « courriels 2-9-17 » (p. 45) incongru et autres passages dont la pertinence est discutable. Il semble que le texte cède à la tentation de provoquer de l'effet en négligeant d'examiner les coutures et contours de cette peau problématique, afin que puisse se dire de façon franche de quoi cette mue retourne, de quoi le sujet se détourne.

### Fermeture éclair

La seconde moitié du recueil est plus constante et stimulante. La peau est à la fois placée au centre des sensations, tout en perdant progressivement de sa sensibilité à l'autre, ce qui laisse présager une rupture, un dessaisissement. À mesure que le sujet s'avance vers l'autre, une plus grande solitude se manifeste : « tu me refuses fragilement // traversée // j'accède à ce qui fait défaut / sans renfort / ni caresse » (p. 64). Ce qui fait défaut, ultimement, c'est l'autre, et ce constat s'accompagne de la conscience d'une véritable nudité et d'un désir de laisser-aller, de se laisser indifféremment « gruger l'os » par un coyote qui, incidemment, arrive de nulle part.

Les sensations se tournent résolument vers l'extérieur, le lointain, le sujet étant alors complètement délesté de l'autre. Malheureusement, le recueil se referme de façon précipitée, brusquant l'attente de l'occasion de partir, qui tient en une seule page alors qu'elle se déroule pourtant sur plusieurs jours, au tournant d'une saison. Assez habilement néanmoins, c'est une sensation au creux des mains qui concrétisera l'opportunité d'un départ vers l'ailleurs, venant ainsi boucler un cycle de mue qu'on aurait pu souhaiter plus radical.



JEAN-FRANÇOIS BERNIER

### *Le dormeur accompagné de son ombre blanche*

Montréal, Hexagone, coll. « L'appel des mots », 2011, 86 p., 18,95 \$.

## Capteur de rêves

On termine certaines lectures avec une profonde impression de... rien, ou presque. Aura-t-on manqué de saisir la part d'originalité du poète, sa singulière perspective sur le monde ? On s'en voudrait de ne pas avoir su découvrir le prochain René Char !

Jean-François Bernier, né en 1957, propose un premier recueil de poésie qui assume sans broncher un déphasage important avec le paysage actuel de la poésie québécoise. Le risque est donc grand, en l'absence de repères comparatifs, de faillir à en reconnaître le plein mérite.

Comme l'annonce le titre (ronflant ?) du recueil, l'auteur s'est attaché à capturer l'intrinsèque évanescence du rêve au moyen de poèmes desquels on tentera en vain, par réflexe — comme tout rêveur qui se réveille —, d'en reconstituer les circonstances évanouies. En effet, Bernier s'est ingénié de belle façon à ne laisser subsister que l'impression même du fugace, d'un lointain embrouillé, idyllique, aux secrets inépuisables, voire inatteignables.



Si l'on passe outre à cet imaginaire particulier du recueil, on y appréciera l'usage judicieux d'un langage sans cesse retourné.

Mon intérêt de lecteur a toutefois flanché aux fréquentes évocations de lieux folkloriques flirtant avec des paysages tolkieniens. Si le projet ne manque pas d'attrait dans sa visée, la matière donnée à lire est parfois lourdement trempée d'une sauce mystico-fantastique, avec des formules creuses telles que « Le coffre d'où s'évade un brouillard » (p. 36)

ou « le ciel magicien où il s'enfoncé » (p. 48). Ces images usées ne m'apparaissent pas pouvoir alimenter une poésie qui ait un quelconque impact sur la littérature actuelle et à venir.

### Retours

Si l'on passe outre à cet imaginaire particulier du recueil, on y appréciera l'usage judicieux d'un langage sans cesse retourné (qui peut rappeler José Acquelin) et en constants glissements, propres à traduire ces lentes errances oniriques :

*Jusqu'au dernier nom accordé à la vie  
il y a le non vrai mystère  
et l'impression de comprendre  
l'adolescent vieilli tombe et il remonte  
il a perdu sa foi un instant  
la chambre n'est plus là (p. 56)*

L'auteur y dépeint des réalités renversées (« Un ciel navigué sur un canot déperdu » [p. 51]) en insistant sur leur profondeur, assimilable à celle de la mémoire. Le tout s'inscrit sous le signe de la lenteur, dans une forme volontairement monotone, qui demande au lecteur patience et indulgence. À lire bien éveillé.